

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 2. Chapitre III

Accomplissant la promesse que j'avais faite à de la Espada, j'obtins qu'on lui accordât la direction et la rédaction de ***Los Tiempos***, le journal officiel qui avait toujours besoin de quelqu'un qui le remplît de mauvaise encre à bas prix. Le Galicien conservait encore pour moi un certain prestige humoristique et, surtout, j'aimais à parler avec lui et rénover, dans une certaine manière, les anciennes diableries sunchalaises. Je fréquentais l'imprimerie, et je recommençais à écrire dans le journal, ce que je ne consignerai pas ici, car j'aurai à en parler plus loin, si cela n'était pas intimement lié avec ce que j'ai à raconter. Et, à ce sujet, je vais en terminer avec ce qui a rapport avec la députation de Vazquez.

Peu après l'avoir quitté, j'allai voir le gouverneur Benavides et je lui proposai aussitôt ce qu'il désirait m'imposer.

- *Mon banc à la Chambre peut être considéré comme vacant, est-ce qu'il ne serait pas bon*

*d'élire Vazquez à ma place ?*

- *Quelle coïncidence ! Je pensais justement à cela ces jours-ci ; ce serait une magnifique combinaison dans laquelle vous ne perdriez rien, alors que nous y gagnerions de nous débarrasser d'un ennemi possible. Vazquez peut être dangereux avec son lyrisme si nous ne le conquerrons pas.*

Et son élection fut ainsi résolue, la forme de gouvernement républicaine n'est pas aussi compliquée que d'aucuns veulent le faire croire.

Pour en revenir à mes articles de **Los Tiempos**, j'ajouterai à ce que j'ai déjà dit que ma collaboration était assez assidue, car je me suis toujours beaucoup amusé à faire enrager le monde. De plus, certains me prêtaient un esprit satirique de premier ordre, et parlaient de mon style comme du plus séduisant et du plus élégant qu'ils connaissaient. J'étais, pour eux, ainsi qu'ils me le disaient, un autre Sarmiento, avec en ma faveur cette particularité que je défendais la bonne cause.

Je maltraisais les hommes de l'opposition non seulement en les ridiculisant mais en étalant, avec plus ou

moins de précaution, tous leurs petits torchons au grand jour. Mes renseignements étaient si complets que rien ne m'échappait des manoeuvres politiques ni des faux pas privés des gens. Ainsi, le fait très amusant d'un jeune homme, qui avait dû passer une nuit caché dans un arbre pour ne pas être bâtonné par un père féroce, me tenta un jour, et je l'écrivis avec des allusions malheureusement si claires, qu'un des intéressés, don Afanor Vinuesca, adversaire de premier plan et homme mauvais poil se mit en campagne pour savoir quel était l'indiscret et lui demander compte et raison de l'entrefilet qui avait fait rire toute la ville à ses dépens et à ceux d'autres membres de sa famille. Il sut que c'était moi et m'envoya ses témoins pour me demander une rétractation en règle ou une satisfaction par les armes.

D'où, conflit. Moi, chef de la police, je ne devais pas me battre, car le duel était sévèrement prohibé dans ce milieu catholique où il n'était pas seulement une infraction aux lois, mais aussi un abominable péché mortel. Mais si je m'y refusais, mon attitude diminuait cette réputation de vaillance qui m'avait si

bien servi jusqu'ici et à laquelle je ne voulais renoncer pour rien au monde. Je chargeai donc mes témoins, Pedro Vazquez et Ulysse Cabral, ex-rédacteur de **Los Tiempos**, de concerter la rencontre en dehors de la province – je ne voulais pas entendre parler de rétractation – et j'allai voir le Gouverneur pour lui exposer le cas et essayer de concilier tout ce qui m'importait le plus : si je ne voulais pas renoncer à ma réputation de bravoure, je ne voulais pas non plus renoncer à mon poste de chef de la police.

- *Je crois qu'il faut éviter ce duel à tout prix – me dit Benavides.*
- *Impossible ! J'ai été trop loin et, pour l'éviter, il faudrait que je fisse une rétractation.*
- *Alors, je ne vois pas d'autre issue que la démission.*
- *Gouverneur ! – m'écriai-je –, vous avez besoin de moi, plus besoin qu'un autre, étant donné votre trop bon caractère, car vous n'avez personne d'autre à qui vous puissiez vraiment vous confier, quoiqu'il y en ait tant qui semblent vos amis. Je désire continuer à vous servir comme je l'ai fait jusqu'à présent.*

- *Moi aussi, je le désire, mais je n'en vois pas le moyen.*

Je réfléchis un moment, puis j'ajoutai:

- *Faisons une chose, voulez-vous ?... Je présente tout de suite ma démission, et vous la rendez publique, sans rien décider à son sujet, avant que le duel ait lieu ... Ensuite, si l'opinion ne se contente pas de cette simple formalité et veut que ma démission soit acceptée, il sera toujours temps de la rendre effective. Si l'affaire n'est pas prise trop mal, je reprends mon poste et tout est dit. Qu'en pensez-vous ?*

Il fit quelques objections mais accepta enfin l'arrangement. Il ne risquait rien et ainsi il lui était peut-être encore possible d'utiliser mes services.

Le duel eut lieu hors du territoire de la province (officiellement ; en réalité nous nous battîmes dans une propriété voisine) et ses résultats furent des plus heureux qui pouvaient être. Contre mon espérance, très heureusement, je fus blessé à la jambe. Sur le champ, je me réconciliai généreusement avec mon adversaire, retirant tout ce qui avait pu le froisser dans sa personne, mais « *dans le sens*

*de mes convictions de citoyen ».*

J'étais donc un martyr du credo de notre parti car, dès le début, j'avais eu soin de donner à l'affaire une signification hautement politique et ma réconciliation le démontrait en réalité. De plus, le peuple, qui aimait les actes de courage, augmenta mon prestige et mes adversaires mêmes me respectèrent en raison de ce culte du courage qui existe chez nous. Il n'y avait donc à craindre que les cléricaux mais, à ce moment-là, les relations difficiles du pays avec le Vatican les mettaient en mauvaise posture et, de plus, j'eus soin d'appeler le Père Pedro Arosa, le franciscain ami des Zapata, pour me confesser et me réconcilier avec l'Eglise.

*- Quoique je ne sois pas en péril de mort, je vous ai fait venir, mon père, car j'ai commis un grand péché.*

Cette confession me valut les éloges de la presse cléricale, car Frère Pedro avait une forte influence dans son parti...

Donc, personne ne critiqua le Gouverneur de ne pas accepter ma démission et de me laisser le *poste que je remplissais si*

*brillamment* – comme disait de la Espada chaque fois que mon nom venait sous sa plume.

Ma blessure était légère et je ne tardai pas à aller mieux, événement qui fut beaucoup fêté à la ville. Il y eut jusqu'à une soirée en mon honneur au *Club du Progrès*. Il n'y avait pas dans le pays de ville, de bourg ou de village qui, pour égaler Buenos Aires, n'eût ou ne pensât avoir son Club du Progrès, et tous ces clubs, presque sans exception, appartenaient au parti du Gouvernement par l'abstention généralement volontaire et parfois forcée des adversaires.

Dans cette soirée, qui fut comme tant d'autres, mais dont j'étais l'unique héros, grâce à mon renouveau de gloire, je dansai plusieurs fois avec Maria Blanco, la fiancée de Vazquez. Celui-ci qui, d'avoir été mon témoin, était enchanté du duel comme de la réalisation de quelque chose de romanesque que l'on ne voit que dans les livres ou au théâtre, avait conté hyperboliquement à la jeune fille mon attitude brave et tranquille avant le combat, pendant la rencontre, quand je tombai blessé et quand je demandai

noblement des excuses à mon adversaire. Maria était enchantée de danser et de parler avec moi, et n'essaya pas de me le cacher.

Je la connaissais beaucoup de vue bien que je ne lui eusse jamais parlé. Souvent, le soir, nous sortions, Vazquez et d'autres camarades, en victoria découverte, courir les rues pavées, nous offrant à l'admiration des jeunes filles qui s'exhibaient à leur tour aux fenêtres, aux balcons, aux portes, ce qui créait une espèce de foire aux fiançailles en usage dans beaucoup de villes de province et fameuses à l'époque romantico-gauchesque de Buenos Aires, quand les jeunes gens « bien » qui allaient à la *estancia*, passaient des jours entiers cheval pour voir et se faire voir. Les négociations préliminaires entre fiancés ont toujours été ridicules pour qui les regarde du dehors, alors qu'elles passionnent les intéressés, que ce soit la forme sauvage de la chasse à la femme ou le raffinement du bal, de la soirée ou de la visite dans la haute société civilisée !

Dans ces allées et venues, j'avais connu de vue Maria Blanco qui, dès le début, m'était apparue comme une



jeune fille très intéressante et très honnête, quoiqu'elle suivît la coutume de l'exhibition que personne, d'ailleurs, ne songeait à critiquer, tellement elle était incorporée à notre vie. C'était une grande jeune fille blonde, très blanche, de port sévère, et ses yeux bleus avaient des cils et des sourcils noirs qui leur donnaient un brillant particulier d'eau claire et profonde et parfois les faisait paraître noirs. Sa conversation, comme je pus l'observer pendant la soirée, était agréable en même temps que mesurée et enthousiaste ; elle donnait l'impression d'une âme ardente dominée par un caractère ferme et résolu. Ce furent pour le moins mes sensations de ce soir-là, sensations qui se confirmèrent plus tard.

- *Si c'était la femme qui m'est destinée ?* – arrivai-je alors à me demander presque instinctivement.

J'étais ébloui par le prestige de sa beauté, de son esprit, de son amabilité – de sa bonté, sans doute – et de son nom, un des plus illustres de la province où sa famille jouait un grand rôle malgré un certain manque de fortune ; et j'étais ébloui au point de laisser de côté, momentanément, mes tendances

résolument anti-matrimoniales. Oui ! avec une pareille femme, je pouvais me marier, car, même sans l'argent, son apport dans l'association conjugale serait très important. Une alliance avec les Blanco pouvait m'être d'un haut profit car ils avaient une influence positive dans la province et ils étaient ce que l'on peut appeler la plus haute aristocratie. Nos deux noms, nous unissant à ce qu'il y avait de plus illustre dans la République entière – elle dans la société de l'intérieur, moi dans celle de Buenos Aires – créeraient tout un nouveau titre à la considération sociale et politique. Je m'arrêtai un peu à ces idées, voyant que Vazquez perdait du terrain ce soir-là, surtout par sa faute, personne ne lui ayant commandé d'entonner mes louanges devant une enfant d'esprit un peu romanesque, entichée de ce qui est chevaleresque, Et comme le père de Maria, don Evaristo, mettait sa maison à ma disposition, je remerciai chaheureusement, me promettant de cultiver une si honorable relation. Mes velléités matrimoniales s'évanouirent mais peut-être en restait-il quelque semence dans un coin caché de mon

cerveau ... Car, depuis lors, je rendis visite aux Blanco avec assiduité, jusqu'à deux fois la semaine.

Entretiens, Vazquez, rempli de gratitude envers moi, son parrain, son Grand Electeur, devint député de Los Sunchos.

L'élection eut lieu sans encombre car moi-même j'allai arranger les choses avec l'autorisation du gouverneur Benavides, laissant ainsi bien apparente mon action dans cette affaire que Vazquez crut toujours due à mon initiative. Mais, à la Chambre, le rôle qu'il avait rêvé grâce à mes suggestions ne l'attendait pas. Loin d'être le leader, personne ne faisait cas de lui ou peu s'en fallait. La province n'était pas faite pour des principes, des doctrines et des théories tirées des livres. On devait y gouverner et y faire des lois selon l'inspiration du moment, sans se mettre en peine de nouveautés, ni approfondir les choses. Ses projets passaient donc dans des commissions pour y dormir du sommeil des justes, malgré ses réclamations et, quand il prononçait un discours un peu avancé, il s'en fallait de peu qu'ils ne

l'accusassent de trahir son parti, et la patrie par conséquent, et qu'ils ne lui fissent un croc-en-jambe pour l'envoyer rouler hors de la Chambre. Ils lui reprochèrent son élection, faite entre chien et loup, eux qui ne représentaient également le peuple que par l'art de la prestidigitacion, en lui disant, non sans raison, qu'en cela il n'était pas d'accord avec ses principes. Mais j'intervins et, sur mes instances, le Gouverneur lui-même, en considérant également qu'il était plus prudent de laisser dormir le lion en paix et que Vazquez en se défendant pouvait nous causer beaucoup de mal. Je n'agis pas ainsi, je dois le dire, par générosité d'âme, mais parce que j'estimais que c'était là de la bonne politique. Bien qu'il me convint de conserver un poste que je pouvais considérer comme un de mes fiefs et réclamer à un moment donné – sans crainte qu'on se refusât à me le restituer –, je ne me souciais pas beaucoup, cependant, de soutenir Vazquez ; au contraire, dès que je connus Maria Blanco, je sentis pour lui, et comme instinctivement, une espèce d'aversion qui m'obligeait à parler dédaigneusement de ses mérites, de son intelligence et de son utilité, disant, par

exemple, que c'était un bon garçon, mais un fou, un rêveur, un homme qui n'arriverait jamais à rien de pratique ni de sérieux et qui, si sa manie s'aggravait, deviendrait un agitateur lyrique, un révolutionnaire.

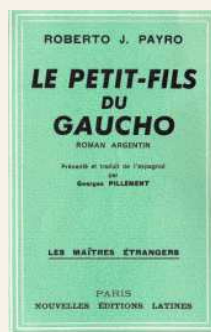
Quand mes appréciations parvenaient à ses oreilles, il ne les croyait pas ou ne s'en souciait. Il haussait les épaules et ne faisait pas de commentaires. Ce qui m'importait, c'était une certaine préférence marquée que Maria Blanco me témoignait quand nous lui rendions visite tous les deux, mais il était trop orgueilleux pour en laisser voir clairement du dépit. Quand nous nous rencontrions seuls par hasard, car je ne le recherchais jamais et il ne semblait pas très désireux de me fréquenter et de renouer les anciennes promenades et les soupers fins de jadis, nous échangeions quelques mots, mais jamais il ne fit allusion à Maria, comme si cette lutte commencée entre nous n'existait pas en réalité. Mais on le voyait plus sombre et plus mélancolique qu'avant et il passa par une crise d'inertie qui le faisait assister à peine et toujours silencieux aux séances de la Chambre. Son dépit ne se

manifesta qu'une fois et d'une façon indirecte.

- *Je suis avec toi – me dit-il –, comme le chien danois qui fut élevé avec un jeune tigre. Ils étaient amis, frères, mais un jour de faim ou de fièvre, le tigre dévora le danois. Tu me dévoreras aussi, toi, si le cas se présente ... Et il peut se présenter.*

Dieu sait que cette pessimiste prophétie ne s'est jamais réalisée. Donner un coup de dent ou un coup de patte pour s'ouvrir un chemin, oui, si l'on veut, mais dévorer, non.

## Traduction de Georges PILLEMENT



### Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (Revue

*nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « préface » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>